

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DU CONTRE-AMIRAL

DUMONT D'URVILLE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME



AVB 960

PARIS
FURNE ET C^{IE}, ÉDITEURS

—
MDCCCXLVIII

se compose en outre, comme à Batavia, de Malais et de Chinois. Ce poste est aussi fréquenté par les habitants de l'île voisine de Maduré, qui ont un type spécial dans la famille javanaise. *Le Kanguroo* n'ayant pas plus de vingt-quatre heures à sacrifier à cette relâche, je ne pus débarquer sur cette île, dont nous découvrons une partie de la rade de Sourabaya.

CHAPITRE XXX.

JAVA. — GÉOGRAPHIE — MŒURS, RELIGION. — ANTIQUITÉS. — HISTOIRE.

Java, s'il faut en croire les étymologistes, a été ainsi appelée du *jawa-vut* (*panicum italicum*) qui formait la principale nourriture des aborigènes. Les naturels la nomment aussi Tana. Cette île s'étend entre le 103° et le 112° de long. E. et le 5° 52' et 8° 46' de lat. australe. Sa longueur depuis le cap Java jusqu'à la pointe la plus orientale, est de 192 lieues marines; sa largeur entre la pointe S. O. de la baie de Padjitan et le cap Japara est de 66 lieues, et entre l'embouchure de la rivière Serayou et celle de Sourabaya elle varie de 16 à 19 lieues. Sa forme est celle d'un rectangle, et ses côtes sont assez parallèles pour qu'on pût la diviser en cinq ou six parties qui formeraient autant de parallélogrammes. Les côtes de l'O. et du N., fortement découpées, ont des ports abrités et des baies très-sûres. Ayant peu de largeur dans toute son étendue, Java n'offre guère que deux cours d'eau qu'on puisse citer, le Solo et le Kediri. Le premier parcourt la partie centrale et se jette dans la mer de Java; le second, descendu des *Montagnes Sacrées*, va se perdre à Sourabaya dans le golfe de ce nom. Les autres rivières sont à peine dignes d'une mention. On n'y trouve pas non plus de lacs importants. De vastes étendues d'eau se forment dans la saison des pluies; mais ces flaques, nommées *cawas* par les naturels, se dessèchent quand la mousson change et deviennent des champs cultivables.

Le terrain de Java est accidenté. Toute la côte septentrionale, flanquée de petites îles que forment les atterrissements des cours d'eau, est plate, sablonneuse et vaseuse. La côte méridionale au contraire, est escarpée et bordée de falaises basaltiques. L'île présente ainsi un amphitéâtre qui va du sud au nord, sauf dans quelques districts que coupent les chaînons intérieurs. Son sol primitif semble volcanique. Les montagnes ignivomes, toutes terminées en pointes aiguës, ont leurs flancs sillonnés de ravins qui, dans la saison pluvieuse, roulent des torrents d'eau. Tantôt de petites chaînes de collines élancent vers les cieux leurs blocs de basalte; tantôt des chaînes calcaires se présentent sous l'aspect de plateaux élevés; d'autres chaînes enfin, participant de l'une et de l'autre nature, demi-calcaires, demi-volcaniques, se prolongent le long des côtes sous toutes les formes et dans toutes les directions.

La géologie de cette île est d'un caractère tout spécial, et ne semble pas se lier, au moins d'une manière apparente, au système montagneux de la presqu'île de Malacca et de l'île de Sumatra. Les montagnes de Java ne forment plus des chaînes suivies, mais des groupes détachés, alignés toujours dans le sens de la plus grande longueur des terres. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule différence qui existe entre Sumatra et Java. L'arbre de teck croît en grande abondance dans cette dernière île et ne se produit pas dans la première. Sumatra est riche en minéraux précieux, Java n'en a point; enfin le sol de Java est plus fécond, mais on n'y trouve pas de camphrier, richesse principale de Sumatra. L'élévation des montagnes javanaises du premier rang varie de 4,500 à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Toutes ces chaînes forment des montagnes bien distinctes, recouvertes d'une magnifique végétation, offrant partout les traces de cratères éteints. A diverses époques, ces cratères ont vomis sur Java leurs flots de lave et leur pluie de fumée. Un phénomène plus étrange encore se produisit en 1772, pendant une courte mais épouvantable éruption. Vers la partie occidentale du district de Cheribon, existait à cette époque l'un des plus grands volcans de Java, le Papadayang. Dans la nuit du 11 au 12 août un nuage lumineux d'un aspect extraordinaire enveloppa toute la montagne; puis, quelques heures après, avant que les habitants eussent pu prendre la fuite devant l'horrible phénomène, la montagne s'abîma à la suite d'une détonation effrayante. On eût dit une longue décharge d'artillerie, accompagnée d'éruptions de pierres volcaniques lancées à plusieurs milles de distance. Au jour, la montagne avait entièrement disparu. Tout le sol, sur 15 milles anglais de long et 6 milles de large, fut bouleversé: 2,957 habitants périrent; toutes les cultures furent détruites. Cette montagne, jadis élevée de plusieurs mille pieds au-dessus du sol, et avec une base de 15 milles de diamètre, fut engloutie d'une manière si complète, qu'aujourd'hui on la distingue à peine de la plaine environnante, au-dessus de laquelle elle a conservé tout au plus un mètre de hauteur.

Ainsi, des feux souterrains tourmentent cette grande île, la travaillent et la minent. Son sol est généralement recouvert de roches basaltiques sur lesquelles s'élèvent des masses calcaires faciles à reconnaître à leurs sommets en table. Des débris basaltiques se trouvent aussi roulés dans les lits de toutes les rivières. Il faut en conclure que cet archipel n'est pas composé des parties disjointes d'un continent, mais au contraire d'îles qui se sont formées et soudées graduellement l'une à l'autre.

Malgré sa réputation d'insalubrité, Java jouit d'un climat sain dans presque toutes ses zones. La température n'y varie guère qu'avec les moussons. Les pluies qui y règnent sont toujours orageuses; le tonnerre roule avec d'horribles éclats dans les montagnes, et les ruisseaux débordent sur la plaine. La chaleur varie suivant l'élévation du sol. Les mêmes différences se font sentir dans la végétation. Comme il y a six climats distincts depuis la mer jusqu'au sommet des montagnes, il y a également six végétations distinctes; on y retrouve toute l'échelle végétale depuis les plantes aquatiques jusqu'aux plantes alpestres. Aucune partie de ce ter-

ritoire n'est dépourvue de végétation, soit que les graminées et les fougères tapissent le sol, soit que les arbustes et les arbres s'élancent dans l'air à des hauteurs prodigieuses. Au premier rang sont les plantes et les arbres utiles : le riz, dont on compte près de cent variétés, le maïs, les fèves, la canne à sucre, le cocotier, l'aréquier, et une foule d'arbres de la famille des palmiers ; l'arbre à pain, cultivé dans quelques cantons ; l'arbre du voyageur de Madagascar (*ravenala*), qui fut naturalisé à Java par d'Entrecasteaux ; le rarak, ou arbre à savon (*sapindus saponaria*) ; le cotonnier, divisé en plusieurs espèces ; le bendud, d'où découle la gomme élastique ; de hautes fougères qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de 80 pieds ; le bois de teck (*tectona grandis*), en malais *pohon jattier*, bois de jattier, d'un grand usage dans les constructions et dont Java possède des forêts entières ; le bambou, végétal précieux dont on fait des colonnes pour soutenir les édifices, des planchers, des parois de maisons ; le *djarak maira*, ou djarak à feuilles rouges, dont les Javanais se servent en guise de remède contre la surdité ; le *djarak* (*palma christi*), dont le fruit, semblable à une noix triangulaire, produit l'huile connue en pharmacie sous le nom d'huile de ricin. La liste des plantes médicinales serait trop longue à faire ; celle des arbres fruitiers comprend le mangoustan, le manguier, l'attier, l'oranger, le citronnier, le jambosier, le grenadier, le goyavier, le bilimbing, le papayer, l'ananas, le bananier, le melon d'eau. Les fruits d'Europe, à l'exception du fraisier, ont presque tous avorté dans l'île. Les plantes à fleurs sont rares, faute d'horticulteurs habiles ; mais en revanche la nature a prodigué les arbres et les arbustes à fleurs.

Au nombre des végétaux il en est un qui a longtemps servi de thème aux contes les plus étranges et les plus absurdes. C'est le *pohon upas*, ou arbre à poison. Les voyageurs des xvii^e et xviii^e siècles ne tarissaient pas sur ses propriétés malfaisantes, sur son énergique et soudaine activité : à les en croire, l'arbre qui porte ce poison croissait isolé au milieu d'un désert, tuant toute végétation à la ronde ; un oiseau volant au-dessus de sa cime était frappé de mort ; un homme passant sous son ombre était presque toujours engourdi ou asphyxié. Pour obtenir le suc vénéneux de cet arbre, on s'adressait aux malfaiteurs condamnés au dernier supplice ; et ces malheureux succombaient presque tous dans cette périlleuse récolte. Ces fables aujourd'hui font sourire les naturalistes. Le *pohon upas*, ou arbre à poison, semble être une espèce de strychnos ou d'antiaris, dont les qualités vénéneuses sont définies et parfaitement connues.

La zoologie de Java offre aussi un riche et long catalogue. En tête des animaux utiles, il faut placer le buffle (*karbow* en malais ; *manding* dans l'idiome des montagnes). Le buffle est, dans l'archipel indien, l'équivalent du bœuf en Europe. Sa chair est un des aliments les plus sains et les plus recherchés du pays ; il laboure les champs et transporte les récoltes ; au besoin, on l'attelle même à des voitures, et il devient ainsi bête de trait dans les passages difficiles. Le buffle de Java est de la grande espèce, à poil ras, à longues cornes placées horizontalement ; il se plait dans l'eau, et passerait sa vie couché dans une rivière. Il aime à être lavé plusieurs

fois par jour. Le soir, quand on le dételle, il court à la mare la plus prochaine, s'y plonge avec délices, ne gardant souvent hors de l'eau que son museau pour aspirer l'air. Les chevaux de Java sont vigoureux et vifs, mais petits. Malgré des essais constants pour l'amélioration des races, on est encore obligé d'avoir recours aux chevaux de Célèbes et de Timor, qui ont des qualités supérieures. Le goût des chevaux est général à Batavia. Le gouvernement entretient à Tjanjor un haras fondé par le baron Van-der-Capellen. On a fait venir à grands frais, pour cet établissement, des étalons anglais, persans et arabes.

Presque tous mahométans, les Javanais n'élevaient point de porcs, dont la chair leur est interdite; les Chinois, au contraire, en ont en très-grand nombre. La chair de ces animaux est plus fine et de meilleur goût que celle de leurs congénères d'Europe; on la dit même plus saine que celle du bœuf ou du mouton. *Kambing wollanda* (chèvre de Hollande), tel est le nom que les indigènes donnent au mouton, ce qui prouve qu'il n'est point originaire de Java. Maigres en général, chétifs, couverts d'une laine hérissée, ils ne sont pas très-communs dans l'île, tandis que les chèvres y abondent. Les habitants élèvent des troupeaux de ces dernières et se nourrissent de leur viande, plus succulente que celle des chèvres d'Europe. Le gibier, en grosses et en petites espèces, foisonne à Java. On y trouve le sanglier, le cerf, le kidang, petit chevreuil très-délicat, le lièvre, le paon, le coq de bruyère, une caille plus grande que celle d'Europe.

Les animaux dangereux et sauvages vaguent dans toutes les forêts. A leur tête est le tigre royal et le tigre tacheté ou léopard, dont le tigre noir semble une variété. On a, en effet, trouvé dans un même nid des tigres tachetés ordinaires et de petits tigres noirs dont la peau avait des dessins tavelés. Ces animaux font de grands ravages dans les campagnes; ils dévorent, année commune, de 2 à 300 individus; aussi inspirent-ils une sorte de respect superstitieux. Dans chaque village on se cotise pour apaiser la bête carnassière par un tribut de viande, de bêtes mortes et d'abattis, mais comme le pacte est souvent rompu, le gouvernement colonial, pour aider à la destruction des tigres, a créé une prime pour chaque tête qu'on lui apporterait. Depuis lors, il en est tué de 350 à 400 par année. Voici comment se fait cette chasse: on place une chèvre au fond d'une fosse large et profonde, au-dessus de laquelle on a préparé une trappe à bascule; quand la bête est tombée dans ce piège, on l'y tue à coups de pieux pointus, ou bien on l'enferme dans une forte cage en bois et on la réserve pour un genre de spectacle assez curieux, qui est le combat du buffle et du tigre, et pour lequel les habitants du pays sont passionnés. Grâce à la précaution qu'on prend d'affiler les cornes du buffle, c'est toujours lui qui est vainqueur. Le tigre, d'ailleurs, a peur d'un adversaire qui se présente en face; pour devenir hardiment agresseur, il faut qu'il ait l'occasion de surprendre son ennemi par derrière ou à l'improviste. Aussi arrive-t-il souvent qu'au lieu de sortir de sa cage, il se pelotonne, tremblant, dans un coin, et alors, pour lui faire quitter la place, il faut recourir à une foule de moyens violents, tels que les aiguillons, les tisons allumés, l'eau bouillante. D'autres fois,



LA CHASSE AUX RHINOCÉROS

Publié par l'Édition de France

les princes se donnent le spectacle d'un *rampok matjan*, sorte de combat dans lequel, au lieu de lancer l'animal contre un buffle, on ouvre sa cage au milieu d'un carré de 2 ou 3,000 hommes armés de piques, qui forment ainsi comme un mur de fer acéré. L'animal tourne dans l'intérieur de l'enceinte; puis, stimulé par les cris de la foule, il cherche à s'élancer par-dessus la tête des guerriers, et il est rare que dans ce bond il ne s'enferme pas de lui-même. Le rhinocéros de Java est moins dangereux que le tigre; il n'attaque l'homme que lorsque celui-ci veut lui disputer le passage. Le chakal, le chat-tigre, infestent aussi les forêts; les singes, les cerfs, s'y trouvent en variétés nombreuses.

Parmi les oiseaux, on retrouve presque tous ceux qui vivent en Europe à l'état de domesticité. La famille des perroquets y offre une foule d'individus inconnus aux autres contrées de la zone torride. Dans le nombre se font remarquer, et par leur beauté et par leur intelligence, le lori rouge, aux ailes irisées en violet, et le kakatoès blanc, à l'aigrette jaunâtre. Le lori bleu et noir est célèbre pour avoir fourni le sujet d'un des plus jolis contes des *Mille et une Nuits*. Le casoar, ce haut gallinacé dont les pennes des ailes n'ont pas de barbules, espèce d'autruche par la taille, est naturalisé à Java. Mais l'un des oiseaux les plus intéressants est sans contredit l'hirondelle salangane (*hirundo esculenta*), dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. C'est une petite hirondelle bleuâtre, qui habite par milliers les cavernes profondes et ténébreuses de la côte du sud. On sait quel prix les Lucillus chinois attachent à ces nids de salanganes, dont la forme est exactement celle d'une écorce d'orange. Détrempés dans l'eau et ramollis de manière à se partager en fibres mucilagineuses, ces nids entrent comme assaisonnement dans les ragoûts, dans les pâtés faits avec soin. Leurs vertus aphrodisiaques ou supposées telles n'ont pas peu contribué à les élever fort haut dans l'estime des Chinois et à en augmenter le prix.

Pour recueillir les nids de salanganes, les indigènes emploient de longues échelles en bambous, au moyen desquelles ils arrivent à toutes les parties escarpées du rocher; grim pant ainsi d'une grotte à l'autre, d'une anfractuosité à une anfractuosité. Quelquefois le rocher n'a qu'un seul souterrain; d'autres fois il y en a plusieurs de superposés. Pour que les gens chargés de la récolte ne soient pas tentés d'en prélever la dîme à leur profit, on ne les laisse monter que nus. Avant de mettre le pied sur l'échelle, ils sont bénis par le prêtre mahométan, qui doit aussi les bénir au retour; formalité religieuse, qui est simplement une surveillance; car les prêtres, chèrement payés pour cela, sont les inspecteurs de la récolte. Quand la bénédiction est donnée, le Javanais pénètre dans les souterrains; il tient à la main une bougie de gomme élastique (*ficus elastica*) sur laquelle est un éteignoir. Lorsqu'il croit toucher un nid, il lève l'éteignoir, et la flamme reparait, tant la combustibilité de la gomme est prompte. Ainsi, il peut recueillir les nids facilement, sans effrayer les nombreuses habitantes de ces profondeurs. Les soins de cette récolte se bornent à observer l'époque de la ponte et celle où les jeunes oiseaux quittent leurs nids. Pendant ce temps, on les laisse

tranquilles. Toutefois une portion des nids est recueillie avant que les œufs y aient été déposés. Ces nids plus nets et plus blancs sont ce qu'on nomme dans ce commerce : nids de première qualité. Les nids de seconde et troisième qualité sont ceux que l'oiseau construit à la hâte pour la seconde fois et ceux dans lesquels les petits ont été élevés. Moins beaux et bien moins propres, ils sont couverts de petites plumes qui ne s'en détachent qu'avec peine, même avec le secours de l'eau. Dans la résidence de Djocjokarta et de Sourakarta, quelques-unes de ces cavernes sont exploitées pour le compte du gouvernement.

L'oiseau de paradis a été importé à Java, où l'on en connaît aujourd'hui de dix à douze variétés. Les reptiles y pullulent ; on y voit beaucoup de caïmans dans les rivières, et dans les bois une quantité énorme de serpents. Ces derniers y sont de mille espèces, depuis le boa constrictor jusqu'au biloudak, petite vipère qui n'a que 8 à 10 pouces de long, mais dont la morsure venimeuse donne promptement la mort. Comme remède, on conseille la cautérisation avec un fer rouge ou la pierre infernale, ou une potion composée d'esprit de corne de cerf et d'ammoniaque. Parmi les insectes vermineux on doit ranger les scorpions et les mille-pieds qui infestent les maisons. Contre les piqûres très-fréquentes de ces animaux, les Javanais emploient les cataplasmes d'ognous, ou la chaux fine dont ils se servent dans la préparation du bétel. Valentyn a compté à Java 538 espèces de poissons. D'autres naturalistes plus récents, MM. Temminck, Reinwardt, Blume, ont augmenté encore cette longue liste. A ces hommes éclairés, patients et consciencieux, la science doit des ouvrages spéciaux où l'histoire naturelle de Java est présentée sous toutes ses faces et dans tous ses détails.

L'ethnologie de cette île n'est pas moins curieuse à étudier. La race qui l'habite est une variété de cette race malaise répandue sur la longue chaîne d'îles qui se prolonge depuis la pointe achinaise de Sumatra jusqu'à la pointe sud de Timor. C'est une race d'hommes de couleur tannée, robustes, bien pris, avec la bouche large, le nez étroit et court, rarement proéminent, les yeux petits, mais vifs et noirs ; les cheveux noirs, longs et rudes. Les femmes, plus petites que les hommes, ont le teint d'un jaune d'or, et ce teint orangé est célébré dans les poésies javanaises, comme celui de nos dames dans nos madrigaux et dans nos romances. On a même inventé pour les Javanaises des cosmétiques jaunes, comme pour les Européennes la céruse et le fard.

Ces peuples de la race tannée sont actifs, industriels, agiles, rusés et vindicatifs. On les croit ou autochthones ou originaires de la presqu'île birmane. La constitution physique des habitants est vigoureuse et saine. La durée de la vie humaine y est à peu près la même qu'en Europe ; les centenaires ne sont point rares. Les maladies inflammatoires sont moins connues et moins dangereuses qu'en Europe. En revanche, les fièvres y déciment la population. Avant l'introduction de la vaccine, la petite vérole faisait aussi de grands ravages dans l'île. La peste et l'hydrophobie y paraissent inconnues ; mais on dit que l'une des échelles de Java, Samarang, a été le berceau primitif du choléra-morbus.

Dans un pays aussi chaud, et sous la loi mahométane qui en fait une prescription, on conçoit que les bains doivent être une nécessité, une habitude, un devoir. A toute heure du jour, les Javanais se baignent; ils se jettent pêle-mêle dans l'eau des ruisseaux et des rivières. Le soleil, en certaines saisons, a des ardeurs si grandes qu'un coup de soleil est mortel; aussi les hommes marchent-ils rarement sans un mouchoir sur la tête: quant aux femmes, leurs longs cheveux tressés les garantissent suffisamment. Un singulier préjugé veut que la lune soit dangereuse. Les matelots européens ne sont-ils pas eux-mêmes persuadés que les rayons lunaires exercent une fâcheuse influence sur la santé?

Le caractère des Javanais est doux, indolent et facile. Ils sont sobres, patients, contents de peu, soumis à des chefs nationaux, hospitaliers envers les voyageurs, quelle que soit leur nationalité, attachés à leurs traditions de race et aux liens de la famille, et aiment le sol qui les vit naître. Comme contraste à ces bonnes qualités, il faut ajouter qu'ils sont jaloux, rancuniers, faux quelquefois et méchants, toujours superstitieux et crédules.

Les Javanais sont presque tous mahométans, mais d'un islamisme assez relâché. Rigoureux observateurs des pratiques extérieures, la circoncision, les ablutions, le jeûne du ramadan, l'abstinence de certaines viandes défendues, rencontrent chez eux peu de contrevenants; mais ils sont d'une ignorance complète sur tout ce qui est dogme, et ne se privent pas toujours de liqueurs spiritueuses. Parmi leurs imans il en est peu qui sachent lire le Koran, encore moins qui aient obtenu le titre de hadgis par le long et pénible pèlerinage de la Mekke: ces prêtres savent à peine lire et écrire, marmotter quelques sourates du livre saint, exécuter quelques gestes auxquels ils donnent la valeur d'un cérémonial. Cette religion accommodante et facile admet toutes sortes de tempéraments; elle adoucit, par l'organe des imans, ses pratiques les plus sévères, et conduit à une morale fort peu édifiante. Souvent encore, elle s'empreint de quelques vieilles traditions du culte primitif, et devient un mahométisme mêlé de bouddhisme. Ainsi, outre les deux grandes fêtes prescrites par le Koran, les Javanais en célèbrent une troisième en l'honneur de leurs ancêtres, fête aborigène qui s'est mêlée à leur rituel avec la grande fête de la naissance de Mahomet. Dans leurs cérémonies, ils portent les figures dorées d'un serpent ou *naga*, d'un animal qui ressemble à une oie, ou d'un autre animal qui a la forme d'un daim. Toutes ces figures sont évidemment des allégories bramaniques, et forment une espèce de contre-sens avec la religion qui est devenue dominante.

Comme dans toutes les contrées où règne la mahométisme, la polygamie domine à Java, mais l'usage en est restreint aux hommes des classes riches, qui ont seuls la faculté d'avoir des femmes à prix d'or et d'entretenir un harem. D'ordinaire, les princes et les chefs du premier rang ont quatre femmes légitimes, outre les concubines; les chefs d'un rang inférieur n'ont que deux femmes, trois au plus; enfin, le simple habitant des *campongs* ou villages doit se contenter d'une seule épouse. Il est vrai que la loi, très-facile sur ce point, leur permet de

nombreux divorces ; mais souvent la femme, soit qu'elle ait des enfants, soit qu'elle saisisse l'autorité dans le ménage, parvient à maîtriser cette liberté facultative et à l'annuler à son profit. Les princes et les régents ont une première femme en titre qu'ils ne répudient presque jamais, parce qu'elle est généralement d'un rang et d'une famille égale à celle de l'époux. Dans ce cas, les conventions matrimoniales ont été stipulées de telle sorte que des causes majeures peuvent seules motiver un divorce. Une femme de ce rang jouit, d'ailleurs, de certaines prérogatives : elle marche l'égale de son époux, fait les honneurs du *dalam*, y est la souveraine des autres épouses, dont elle règle les prétentions et les droits. A Java, les femmes sont industrieuses ; elles pratiquent divers métiers et circulent dans les rues pour les exercer. Celles du haut rang sont seules murées ; encore les Européens ont-ils souvent été admis dans l'intérieur de harems.

La polygamie ne semble pas avoir produit dans cet archipel un décroissement de population. Quand une femme est enceinte de son premier-né, il y a grande fête ; après le septième mois, il y a fête encore ; à la naissance, il y a de nouveau fête ; on donne alors un nom à l'enfant. Ce nom est purement de fantaisie ; il n'y a point de nom de famille. Les personnes pieuses prennent des noms arabes ; les autres, des épithètes malaises, *bon*, *aimable*, *généreux*, etc. Seulement, comme en Arabie, le père ajoute à son propre nom celui qu'on a donné à son premier-né lors de sa naissance. On circonscrit les enfants mâles à l'âge de huit à douze ans.

Les enterrements se font avec décence et sans bruit : si un individu meurt dans la nuit, on l'enterre le lendemain ; s'il meurt dans le jour, on l'enterre avant le coucher du soleil. Les cimetières sont entourés de *sambaja* (*plumieria obtusa*), dont la verdure commande le respect. Cependant, à la mort d'une personne riche et puissante, on observe un cérémonial plus pompeux : on lave le corps, on l'enveloppe d'une toile blanche, et on le dépose dans une bière couverte d'une toile peinte et de guirlandes de fleurs.

Les Javanais mettent peu de façons à leurs repas. Accroupis à terre sur des nattes, ils mangent leur poisson, leur riz ou leurs viandes, avec les doigts ; ils se lavent avant et après le repas. L'eau est leur principale boisson ; on la fait bouillir avant de la servir, et on l'aiguise parfois à l'aide d'épices. Ils prennent du thé deux ou trois fois par jour. L'usage du *siri*, préparation de bétel, est général comme dans toutes les contrées hindoues et malaises. On étend avec une cuiller, sur la feuille du *siri*, une petite quantité de *terra japonica*, substance d'une amertume agréable, et un peu de chaux vive. On y ajoute de la noix d'arec, qui est narcotique, et l'on en fait une boule qu'on mâche. Cette préparation, on le sait, dévaste la bouche, noircit les dents, et colore les lèvres d'une salive sanguinolente. Malgré de si hideux inconvénients, on ne peut faire renoncer les indigènes à l'usage du bétel ; chaque Javanais, homme ou femme, a toujours à ses côtés sa boîte à *siri*. Le tabac à priser n'est pas non plus inconnu à ces contrées ; les cigares y sont délicieux.

Les liqueurs fermentées du pays sont de deux sortes, le *badek* et le *brom*. La

passion pour ces boissons spiritueuses ne se montre que chez un petit nombre d'individus. La loi religieuse empêche d'ailleurs qu'elle ne fasse des progrès. Il n'en est pas de même de l'usage de l'opium, qui devient à la longue, pour eux, une fièvre et une frénésie. Quoiqu'on nomme, en malais, buveurs d'opium (*minoun wadat*) ceux qui se livrent à ce goût, à Java on ne boit pas l'opium : on le fume dans des pipes en bois ou en jonc (*padudan*) de la grosseur et de la longueur à peu près d'une flûte traversière, dont un des bouts est ouvert, celui qui se met dans la bouche, et dont l'autre est fermé. Au-dessus de celui-ci est un trou garni d'un petit entonnoir en cuivre, où se place un paquet de tabac coupé très-fin, mêlé d'opium préparé à cet effet. Le fumeur aspire cette fumée, qu'il avale ou qu'il rend par le nez : quelques bouffées suffisent pour déterminer l'ivresse et les sensations qui la suivent. On a déjà dit quelle nature d'extase résulte de l'emploi de ce narcotique, en parlant des fumeurs chinois. Une fois accoutumé à ces jouissances indescriptibles, on ne peut plus s'en passer ; il faut chaque jour avoir recours à l'opium, chaque jour en augmenter la dose. Cependant, au bout de quelques mois, se révèlent les suites fâcheuses de cette triste passion : l'appétit se perd, les yeux deviennent rouges et égarés, les facultés intellectuelles s'abrutissent, le corps s'étiole, et tombe dans un état de marasme et de phthisie.

On a beaucoup parlé, dans toutes les relations sur l'Inde, de ces fumeurs d'opium qui, dans leurs égarements maladifs, parcourent les rues des villes un crid à la main, poignardant tout ce qui se présente ; fous furieux qu'il a fallu mettre hors la loi en autorisant à les tuer comme des bêtes atteintes d'hydrophobie. M. Hogendorp, longtemps administrateur dans la colonie batave, a ramené tous ces récits dans la limite du vrai. « Des voyageurs, dit ce judicieux observateur, ont parlé avec exagération des crimes auxquels les fumeurs d'opium se trouvaient entraînés dans leur ivresse. Plusieurs années de séjour parmi les Javanais m'ont convaincu qu'il n'y en avait que fort peu d'exemples. La tranquillité qui règne dans les lieux où se vend l'opium préparé, et où se réunissent les fumeurs sous la surveillance de la police, est bien rarement troublée : au contraire, ces endroits même sont d'une grande ressource, et plus d'une révélation importante y a été faite et a conduit sur les traces d'un crime longtemps ignoré. Les anciennes relations faisaient souvent mention des *amokspuwers* qui, dans leur rage aveugle, couraient dans les rues, tuant ou blessant tout ce qu'ils rencontraient, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à les tuer eux-mêmes : ces accidents sont infiniment rares depuis la cessation de la traite des esclaves. Ils étaient le plus ordinairement causés par des Bouginais ou des Balinais nouvellement amenés et vendus, parmi lesquels il s'en trouvait qui, regrettant leur patrie, des parents, une famille, d'autres qui, ne pouvant exécuter des ordres qu'ils ne comprenaient pas encore et craignant le châtement, éprouvaient un dégoût de la vie qui parfois dégénérait en frénésie pendant laquelle ils se saisissaient de la première arme venue pour en frapper aveuglément autour d'eux, sachant d'avance qu'ils tomberaient à leur tour. »

Les jeux et les divertissements des Javanais sont nombreux et divers. Les dis-

tractions les plus puériles plaisent à leur indolence. Celles des femmes consistent en visites, pendant lesquelles elles mâchent le siri, se racontent des histoires, ou chantent en s'accompagnant sur le tambour de basque. Les hommes ont leurs combats de coqs pour lesquels ils se montrent passionnés comme tous les Malais. Les combats de cailles ou *bourou-guca* sont aussi l'une des récréations du peuple ; par imitation, les enfants font battre des sauterelles, et des hommes même ne dédaignent pas de s'amuser du combat de deux grillons : ils parient des sommes considérables pour ou contre les insectes combattants, et les excitent en titillant leurs mandibules avec des brins d'herbe.

D'autres fois pourtant ce sont des combats plus sérieux. Peu querelleurs par nature, les Javanais se livrent, dans des moments convenus, à un jeu appelé *acton*, après en avoir réglé les chances. Ce jeu consiste à s'appliquer en cadence des coups de baguette jusqu'à ce que l'un des deux champions s'avoue vaincu. On peut frapper partout ; mais pour éviter des blessures à la tête, ils se l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert. On ne peut porter qu'un coup à la fois ; quand il est porté, on recule pour recevoir la riposte. Cette espèce de duel, au son des instruments, dure quelquefois une heure, et les antagonistes n'en sortent guère qu'avec de larges blessures saignantes. Mais ce ne sont là que les jeux du peuple ; les grands ont le combat du buffle et du tigre, auquel on ajoutait autrefois la lutte du tigre contre un criminel. Cet usage, tombé en désuétude, fut pourtant ressuscité en 1812 pour deux criminels que cite Crawfurd. On donna à chacun d'eux un crid dont la pointe était émoussée ; puis on ouvrit une cage d'où un tigre s'élança. Le premier des deux champions fut bientôt terrassé ; mais le second, après une lutte de deux heures, eut le bonheur de tuer la bête farouche en la frappant plusieurs fois sur la tête, sous les yeux et sous les oreilles. Non-seulement le vainqueur obtint sa grâce, mais encore il fut promu au rang de *montri*.

Parmi les autres divertissements des Javanais il faut citer les représentations scéniques. Leur théâtre est une espèce de hangar ouvert, autour duquel se rangent les spectateurs. Au centre est un lecteur ou souffleur (*dalang*) armé d'un bâton. C'est lui qui ouvre la pièce par une espèce de prologue ; il annonce ensuite les personnages qui vont entrer en scène, et leur donne le signal en frappant avec son bâton. On croirait, à les voir ainsi paraître, qu'ils vont à leur tour débiter leurs rôles : il n'en est rien ; c'est le *dalang* qui continue, les acteurs se bornent à s'associer à ses paroles par le geste, et la chose dure ainsi jusqu'à la fin, eux poursuivant leur pantomime, lui sa lecture. Tous ces acteurs sont richement habillés à la mode du pays. Les rôles de femmes sont remplis par des jeunes gens qui se couvrent le visage de masques blancs assez bien sculptés, comme ceux des Grecs et des Romains. Ces masques sont, les uns, de forme régulière et naturelle, les autres, bizarres et chargés à dessein.

On a déjà vu ce qu'était l'habillement des Javanais. La plupart de nos étoffes européennes sont aujourd'hui employées par eux ; ils connaissent le drap, le

velours, les guinées, les toiles de l'Inde, et ils apportent à se bien vêtir un raffinement, une recherche incroyable. Voici la description d'une toilette javanaise, extraite d'un poème qui date d'avant le mahométisme; elle pourra servir à la fois à caractériser la civilisation de cette époque et à donner une idée de la poésie indigène, qui a ses modèles et ses chefs-d'œuvre. C'est un poète qui parle et qui fait le portrait de sa maîtresse. « Son visage a l'éclat de la lune; la splendeur du soleil est éclipsée par sa présence, elle lui a dérobé ses rayons. Elle est tellement belle qu'on ne peut décrire sa beauté. Rien ne manque à sa taille; ses cheveux, lorsqu'ils ne sont pas attachés, tombent à ses pieds en boucles noires ondoyantes. Ses sourcils sont comme deux feuilles de l'arbre appelé *imbo*; ses yeux sont étincelants; son nez est aquilin; ses dents sont noires, brillantes et bien rangées; ses lèvres sont de la couleur de l'écorce fraîche du mangoustan; ses joues ressemblent à la forme du douran. Ses deux seins, semblables à l'ivoire, sont parfaitement ronds et s'inclinent l'un vers l'autre. Ses bras sont comme un arc; ses doigts longs et flexibles ressemblent aux épines de la forêt: ses ongles sont des perles, sa peau est d'un jaune éblouissant; son pied est aplati sur la terre, sa démarche est majestueuse comme celle de l'éléphant.— Cette belle personne était parée d'un chindipatola de couleur verte, entouré d'une ceinture d'or; à son doigt était une bague, production de la mer; ses boucles d'oreilles étaient d'émeraudes enchâssées de diamants; l'épingle qui attache ses cheveux était d'or; un rubis enchâssé d'or et d'émeraudes la terminait; son collier était formé de sept pierres précieuses. Elle était parfumée de manière qu'il était impossible de distinguer l'odeur d'aucun parfum. » C'est bien là un amant inspiré par la muse dans toute son exagération orientale. Cette poésie peut paraître un peu étrange; mais elle prouve incontestablement un haut degré de civilisation chez les anciens Javanais.

Une autre preuve de ce fait, et preuve non moins péremptoire, c'est la magnificence des ruines dont est jonché le sol de l'île. Nulle terre peut-être n'est plus féconde en trésors archéologiques. Le culte antique, que le mahométisme a presque effacé, semble avoir gardé quelques débris de ses temples, afin que la comparaison avec les mosquées fasse rougir son heureux rival. Dans toute la partie orientale on voit des groupes de *tchendis* ou temples en pierre avec une statue au centre; des ruines de temples en briques; enfin, des temples moins parfaits et d'une date plus moderne. Ces édifices sont entièrement couverts de broussailles à travers lesquelles on pénètre difficilement dans leur intérieur; ils sont précédés d'énormes *rechas*, statues des gardiens des temples, que les sculpteurs indigènes représentaient accroupis et un crid ou un *wedung* à la main. Ces *rechas* ressemblent aux fakirs de l'Inde, ont de larges pendants d'oreilles semblables à ceux des femmes de Java, des bracelets et un collier en chapelet; une ceinture épaisse, qui descend jusqu'au genou, soutient du côté droit une petite épée; la main gauche tient un serpent roulé qui regarde la poitrine de la statue. L'architecture extérieure est d'une grande simplicité: celle de l'intérieur est plane. Il y a deux de ces temples dans le district de Brambanan, l'un grand, l'autre petit, tous les

deux du même caractère et du même style. Près de ce même lieu se trouve le *Tchandi-Siwou*, ou les mille-temples, l'une des plus belles réunions d'antiques qu'on puisse voir, couvrant une surface de 600 pieds sur 530. Mais ces beautés ne sont rien auprès des merveilles du temple de Boro-Bodo, dont on fait remonter l'origine du VI^e au VIII^e siècle de notre ère. C'est un bâtiment élevé au sommet d'une colline conique, grand et carré, avec sept rangs de murailles, chaque rang étant plus élevé que celui qui le précède. Il est terminé par un dôme d'environ 50 pieds de diamètre et entouré d'un triple cercle de tours, au nombre de 72, qui toutes sont occupées par des statues dont la figure est tournée vers l'extérieur. Tout le monument est couvert de riches et fines sculptures. Près de 400 niches sont pratiquées dans le parapet extérieur, et dans chacune d'elles est une statue de Bouddha accroupie, les yeux baissés, la tête raide, le torse nu, avec deux oreilles en saillie et une coiffure qui ressemble à un bonnet phrygien; en un mot, Bouddha tel qu'on le représente dans la plupart des temples hindous.

Les indigènes ont trois histoires que cite M. Raffle, et dont chacune a évidemment sa partie fabuleuse. L'auteur anglais croit que les premiers habitants de Java furent des émigrés égyptiens. Middlekop les suppose Hindous, et avec plus de raison. La première date consignée dans leurs livres ne remonte guère qu'à l'an 72 avant l'ère vulgaire : antérieurement à cette époque, tout est conjectural. La table chronologique la plus complète cite trente-huit souverains de l'an 1^{er} de Java à l'an 1200, c'est-à-dire environ 1100 de notre ère. L'empire de Madjapahit fut fondé vers l'an 1221 de Java, et ne tarda pas à s'étendre sur toute l'île. Il survécut même à l'établissement du mahométisme qui eut lieu vers 1300 de l'ère javanaise (1400 à peu près de J.-C.). En 1355, il était à son apogée; tous les archipels voisins, Bali, Florès, Sumbawa, Timor, étaient ses tributaires; mais, cinquante ans après, une guerre de religion étant survenue, la vieille dynastie des souverains de Madjapahit succombait sous les coups d'aventuriers islamites. Les temples firent place aux mosquées; les souverains du pays cédèrent l'empire aux sultans.

Cette situation dura jusqu'à l'apparition des navigateurs européens. Albuquerque conquist Malacca en 1511 et 1521; Antonio de Britto, allant aux Moluques, reconnut l'île de Maduré. Le premier Hollandais qui débarqua sur ces parages était un nommé Houtman. Jeté dans les prisons de Lisbonne, il y avait reçu d'un détenu de précieuses confidences au sujet du commerce des Portugais dans les îles de la Sonde. Houtman créa à Bantam, en 1596, la première factorerie hollandaise; mais ce fut en 1610 seulement que Pierre Both, nommé gouverneur général par le stathouder, fonda un comptoir aux bords de la petite rivière de Jaccatra : c'est la Batavia actuelle. Depuis cette époque, les Hollandais eurent à lutter tour à tour contre les Portugais, les Anglais et les indigènes, avant que leur autorité fût assise dans les Indes. L'amiral Speelman soumit Macassar; Dewilde débattit avec les divers petits rajahs de Java les conditions de patronage :

Le chef rebelle Mongkoural Mas vint faire amende honorable aux pieds du gouverneur général Van How ; le baron Van Imhof triompha d'une révolte de Chinois, qui menaçait d'envahir l'île entière, et après lui ses successeurs eurent la longue et pénible tâche d'extirper les restes de cette rébellion. Enfin, en 1749, l'empereur de Java, ou *sousounam*, à son lit de mort, abdiqua pour lui et ses héritiers en faveur de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, la laissant libre de désigner son successeur. Quelques guerres eurent encore lieu pour l'exécution de ce testament politique, mais la ténacité batave surmonta peu à peu tous les obstacles, et Java devint, ce qu'elle est encore aujourd'hui, vassale de la Hollande. En 1811, le général Daendels ayant été remplacé par le général Jansens, les Anglais s'emparèrent de Batavia et de toutes les colonies hollandaises ; ils ne les restituèrent qu'en 1814.

Il faut rendre cette justice aux Hollandais, que bien qu'ils gouvernent ce pays d'une manière sévère, ils ont mieux que d'autres compris le régime à suivre pour qu'une colonie profitât à ses maîtres lointains sans que les sujets indigènes eussent trop à souffrir. Se montrant en cela plus sage et plus retenue que l'Angleterre, la Hollande n'a pas coupé l'arbre pour cueillir le fruit, n'a pas épuisé le terrain pour avoir des récoltes meilleures ; elle a respecté, autant qu'il est possible, les mœurs, les habitudes, les lois indigènes ; elle a laissé cette population à ses chefs et à ses juges, se réservant seulement le droit de juger elle-même et ces juges et ces chefs ; elle a respecté les vieilles distributions de propriété, et quand elle a voulu implanter le monopole à milieu des échanges, elle l'a fait avec des ménagements qui l'ont rendu presque insensible.

Ajoutons pourtant que la Hollande a été mieux servie que l'Angleterre par le caractère des hommes sur lesquels elle avait à régner. Le Javanais n'a rien du fanatisme et de l'intolérance poussés, dans l'Inde, jusqu'à éviter tout contact avec le vainqueur. C'est un peuple bon et facile : ses mœurs se ressentent de sa langue, qui est douce, poétique et sonore ; composée de vingt consonnes et de six voyelles, elle semble dériver du sanscrit. Sa littérature et sa poésie ont des règles et des notions fort avancées ; ses chants nationaux sont nobles, majestueux, d'une facture large et hardie. Les sciences ne lui sont pas non plus étrangères : il connaît la numération et les premiers rudiments des mathématiques, la navigation et la géographie ; chez lui le calendrier arabe a remplacé le calendrier brahmanique. Parmi les Javanais la médecine est exercée par des vieillards des deux sexes, et quelques-unes des recettes dont ils se servent sont empruntées aux Arabes.